

Est-ce assez clair ?

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 43 [i.e. 44]

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204576>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

d'une haie de noisetiers, et je rentrais à la ferme. A quatre heures, je reportais le panier aux faucheurs, et nous prenions les « quatre-heures ». Le soir, on soupait à sept heures, on prenait le « pousseu » à neuf heures et nous allions nous coucher. Voilà tout.

— Et le lendemain ?

— Le lendemain ? Eh bien, c'était la même chose !

Paradoxe à part, ne trouvez-vous pas cette manière de villégiature préférable à celle des gens, réputés de bon sens, qui se chargent de malles, de valises, de boîtes à chapeaux, et de gare en gare, à travers les bousculades, s'en vont vivre quinze jours dans la fièvre des grands voyages ? Il y a quelque part, dans l'« Imitation de Jésus-Christ », à ce propos, une phrase bien profonde : « Pourquoi voyager, dit le saint auteur, puisque vous trouverez partout le » même ciel, les mêmes gens, la même terre et » les mêmes tristesses ? » Jacques qui n'a pas lu l'« Imitation », a deviné cela. Il passe, ô singularité, ses vacances à se reposer ! Mais, au moins, ne me demandez pas de quelles fatigues il se repose.

PAYSAN DU SEYON.

COUMEINT ANDRIEN LOU MONNA, ALEXIS DE L'ESPÉRANCE ET SALOMON BLOMBACH FONT ONNA PATZE.

COGNAITÈ VO Alexis de l'Espérance ? On lou nommè deince, parceque l'espeirè adi ; quand vint la piodze, espeirè apri lou bi teimps ; quand fâ ché, iespeirè la piodze ; quand ye fâ frâ, iespeirè lo tzaud ; quand ye fâ tzaud, iespeirè lou frâ, etc. Assebin restave avoué sa fenna, onna galeza dama dein onna balla carraie qu'on appelle l'Espérance.

Ye n'ein a min à li por cogneitre les tzévaux ; ne sè lèsse pas mettrè dedein per les juifs. Se n'ami Andrien, qui est monnâ, au bor dau lé eintre Velenava et Outs, on tot fin (ye ne sara pas monnâ sein çein), avai fauta d'on bon et fort tsévaux por son méti et coumeint qu'atrou ge veiant mi qué doux, ye l'écrit à Alexis de l'Espérance dé veni avoué li tsi Salomon Blombach por cheidre on bidet, et coumeint Salomon l'é on bon gaillâ, Andrien lei de deince, ein beivesseint on verrou por finir lou martzi :

— Te veinds bin tchai ton bidet ; se te ne rabats pas oquié, te lou laissou.

— Te ma vie ! Tiaple me prèle ! que cet verre il m'emboissonne si che ne fais bas le chuste brix, que lei dit Salomon.

2 FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

La Jambe à François.

RÉCIT VAUDOIS

par Alfred Cerésolo.

DÉDIÉ À MON AMI PHILIPPE GODET

CE n'était que trop vrai ; car quand ils m'ont soulevé pour me mettre sur le char, il semblait, en prenant ma jambe, qu'ils portaient un sac de noix, tant mes os étaient escarfaillés.

J'ai vite pris une bonne gorgée de vieux pour que le cœur n'aille pas me fausser la parade ; je me suis recommandé à Celui qui est le Maître, et Louis m'a vite entortillé la jambe avec des herbes fraîches, de la salette et du barboutzet. Sans ces bons soins, je crois bien que j'aurais été quasiment perdu ratiboisé.

Comme bien vous pouvez penser, la descente, dans ces dérupites et le long de ces chables, n'a pas été une partie de plaisir. A ce moment, je ne pensais plus aux oiseaux. Je n'entendais que mon corailon de Louis qui pleurait et ce sauvage de Hanz qui jurait après la jument.

— Oï, que l'ei fa Alexis, mâ por on tsévaux tchai, l'é on tsévaux tchai.

— Vi, ma foi, mais che veux on me goupe le tête, si c'est pas un pon pête, il n'a peur té rien.

— On vei bein que ti es Israëliliste coumeint cique qu'étaï chu lou bateau à vapeu avoué Jonâ, chu la mer rodze, quand n'a baleinna fa-sei peintzi lou bateau, lou capitaine lei a lanci onna trabliâ, pou l'éterti ; la baleinna avala la trabliâ, ye lei tzampa apri on tabouret que la balleina avala assebin ; enfin on lei a tzampa des oranges por l'eintreteni on momeint, ye la medzi ti liau fruits. Enfin dé comptou lei an lanci on villiou juif célibatairou que n'étaï pas damadzou et que la baleinna medze assebin. Coumeint ci bougrou dé gros pesson risquavé adi de feiré bétécula lou bateau, Jonâ qu'éta on brav'hommou, sè dévoué et chauté dein la mer ! La baleinna l'avalé assebin coumeint vò l'ai ti lié dein la Bibla.

Einfien on finné per io on arai d't coumeinci ; les ovra dau bateau à vapeu an pèti la baleinna avoué on gros hameçon, l'an aveitaïé chu lou navire et lan achommaïe.

Coumeint on vollhiavé ein fèrè boutzéri, on lei a overt lou veintrou et devena vò, me n'ami Salomon, cein que l'on a trôva dein ci veintrou ?

— Non ma foi, che sais bas.

— On a trova lou juif qu'étaï asseta chu lou tabouret déviant la trabliâ que veinda lès oranges à Jonas !

— Eh pien Andrien, sais tu bourquoi, il ètre un chuiif errant par le monde ?

— Ma fei na, que fâ lou monnâ.

— Eh pien, les chuiifs ils ont voulu chercher un meunier qui ne soit pas voleur, alors ils ont envoyé un des leurs pour tâcher de trouver un meunier brave, et le chuiif il cherche encore, et il veut encore longtemps chercher !

Ma fei Andrien étaï bein prou eimbêta, mâ coumeint Andrien, Alexis et Salomon étan des bons lulus, ye sè mettant ti à riré dé la farça. Ye l'an ancora bu on demi de bon novi et l'an fini lou martzi à l'amiaïblou et sè san quitta bons amis.

MÉRINE.

Est-ce assez clair ? — Un superbe placard, découvert sur la devanture d'une boutique :

Fermé pour cause de réouverture.

La précaution forcée. — Quand je sors le soir, disait à un ami M. K., je prends toujours un « nerf de bœuf ».

— Parbleu, tu ne pourrais guère faire autrement.

A midi, on fut dans la cour... Matin ! Quand je vis venir en bas les escaliers, à ma rencontre, ma brave Henriette et mes petits, ma foi ! il n'y a pas... il n'y a pas de carabiniers qui fasse, les larmes m'ont jiclé dehors.

— Mon François ! mon pauvre François ! crie ma femme en pleurant, qu'as-tu attrapé ?

— La jambe est frou, ma pauvre amie ; mais le cœur n'a rien de mal.

— Oh ! mon Dieu !

— C'est encore du bonheur que je n'aie pas été assommé... Portez-moi vite sur le lit.

Pendant que les larmes de ma brave Henriette me tombaient quatre à quatre sur le gilet, ils m'ont porté dans ma chambre.

— M'y voici pour un moment ! que je leur fais... C'est égal, soumettons-nous. A la garde de Dieu !

— Oh ! nous allons bien te soigner, dit Henriette en m'embrassant.

— Nous saurons tous te cocoller, dirent les petits.

— Voici le docteur ! dit Louis en entrant.

— Vite la casse auparavant ! je meurs de soif !...

Au bout d'une minute, le temps de vite remettre les meubles en place et d'arranger bien le lit, voici le médecin ! Ce brave docteur, je l'aimais comme un père, car c'était un de ces bons vieux médecins de campagne, dévoué de jour et de nuit, et que chacun portait sur son cœur. Rien qu'à le voir arriver dans une famille, il semblait que le courage reprenait à chacun, tant il avait de gâté, de savoir

Souvenirs et glanures.

Quand j'étais petit, je n'étais pas toujours très sage — on le disait au moins, — or, un de ces jours néfastes, ma bonne tante qui m'avait bien grondé termina par m'embrasser. Je m'en fus alors vers ma mère et lui dis :

— Oh maman, un baiser fait passer le goût de la dent-de-lion.

*

Un enfant voit passer un prêtre et s'écrie :

— Vois-tu, maman, c'est l'oncle en haut et tante en bas.

D.

LES MAÎTRES D'ÉCOLE JUIFS

A YVERDON

UN journal d'Allemagne, la *Gazette de Voss*, a publié dernièrement une lettre inédite de Pestalozzi, où se dépeint bien le caractère du grand éducateur et qui montre en même temps les difficultés matérielles dans lesquelles il se débattait. Elle date de 1813. A cette époque, les jeunes pédagogues se rendaient d'un peu partout à Yverdon, auprès du maître, pour achever de se former. Suivant cet exemple, la communauté israélite de Hameln avait envoyé son maître d'école dans la cité de Pestalozzi, non sans l'avoir pourvu de lettres d'introduction, dont une du professeur Michaëlis, de l'Université de Tubingue, lui-même enfant de Hameln. Pestalozzi répondit à ce dernier par la missive que voici :

Yverdon, ce 20 août 1813.

Monsieur le professeur Michaëlis,
à Tubingue.

Monsieur,

M. Gerber, ci-devant maître d'école à Hameln, est ici depuis deux jours. Il m'a remis votre lettre de recommandation, ainsi qu'une autre de M. de Wangenheim. Je suis heureux de voir qu'une nation si fort malmenée depuis tant de siècles ait conservé son caractère propre et donne des preuves aussi indéniables de sa vitalité, de même que de son intérêt pour la cause de l'éducation ; aussi suis-je tout disposé à former quelques maîtres d'école israélites.

Je ne puis naturellement vous donner encore mon jugement sur M. Gerber. Il faut pour cela que je l'observe à loisir dans son enseignement, dans ses études et dans toute sa conduite. Je crois pouvoir dire cependant sans me tromper qu'il ne manque ni d'intelligence, ni du désir de s'instruire. En attendant d'en savoir davantage, ayez la bonté, monsieur, d'écrire à M. Jacobson pour qu'il lui accorde les secours néces-

et de jolies attentions. En tous cas, il ne ressemblerait pas à certains de ces petits figolets de ville qui font leurs incrédules, leurs fendants et leurs marchands d'embarras. Notre vieux docteur d'alors était tout simple ; il ne voulait rien de ces manières, et jusqu'à son dernier jour (il est mort en 1870 et il avait pris les deux sept), il est resté le même, tout brave et bon enfant.

Ma fiste ! quand il a vu ma jambe en cet état, toute laide et démanquillonnée, il a hoché la tête avec un air de circonstance que je n'ai que trop compris.

— Croyez-vous que je veuille m'en ravoïr ? que je lui fais.

— Il faudra prendre tout notre courage, mon cher François, et faire nos adieux à cette jambe.

— A vos ordres, docteur ! On est là... J'ai pleine confiance... Quand vous voudrez.

Et le voilà qui fait tout préparer : des linges, de l'eau, sa trousse, ses outils. Ce n'était pas joli à voir, allez toujours. N'importe ! En moins de rien, l'affaire de retrousser ses manches, de faire tirer le lit, les rideaux, il se met en route... Ah ! pauvres amis ! Quand il est arrivé à l'os, au grand os, il lui a fallu un moment. Étaï-ce l'âge, la chaleur, l'émotion ? Bref ! il a fait long, rude long. D'abord il a commencé à scier à un endroit, ensuite il a repris à un autre. Ah ! tonnerre de scie ! Quand j'y repense, toute ma vie j'entendrai cette musique infernale qui me secouait le cerveau et m'ébranlait ma